



Inactif

mai 2022

Laure Deschamps · Mariam Movsissian
Miette Toujail · Patrick Uguen

reticule.fr

Réticule #17 : Inactif

mai 2022

Table des Matières

Seul l'œil du chat contemple l'ennui

Laure Deschamps

Sous la lune

Miette Toujail

De la difficulté d'apprendre à ne rien faire

Mariam Movsissian

Formule 1

Patrick Uguen

Inscrivez-vous à la newsletter sur reticule.fr

[Facebook](#) - [Twitter](#) - [Email](#)

Soutenez-nous sur [Tipeee](#)

© 2022 Réticule. Tous droits réservés.

Seul l'œil du chat contemple l'ennui

Laure Deschamps

– Et toi, qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

La jeune femme m'interpelle, souriante et détendue, la tête penchée sur le côté, presque séductrice. La manche de sa blouse mauve a glissé le long de son épaule droite. Elle n'y prend pas garde. Elle tient en main un verre triangulaire coiffé d'une olive ridée, percée d'un long pic. Je prends le temps de goûter mon mojito avant de répondre ; les feuilles de menthe s'enroulent en arabesques autour de la paille en bambou. J'aspire longuement ; des grains de sucre se mêlent au jus alcoolisé et viennent danser sur ma langue. Ça jure avec la sensation désagréable du bois rêche entre mes lèvres. Je reprends une gorgée avant de balancer, sincère :

– Rien ! Je ne fais rien !

Je crie presque le dernier mot au-dessus du rock suave qui enfle dans la pièce.

J'observe mon interlocutrice. J'adore ce moment où ils s'interrogent : *elle plaisante là ou elle est sérieuse ?* Certains rient, bêtement gênés, prennent ma réponse pour de la provocation ou me répondent *Comme moi, quoi !* D'autres semblent déroutés : ils s'inquiètent de

mon sort, se lancent dans des tirades sur les bénéfices d'une vie active et la recherche de sens. À ces évocations, je glousse discrètement dans les vapeurs de rhum. Moi je ne suis rien ! Rien que vos fantasmes de liberté, rien que vos angoisses de déraillement mais rien qui ne vaille colère ou passion.

Ça a commencé à ma naissance, le néant de l'existence. J'étais un bébé apathique, plus occupé à rêver et dormir qu'à me presser de grandir. Mes premiers souvenirs de cour de récré me ramènent au banc vert, à côté du tilleul. J'observais les enfants courir, sauter, rire ou s'énerver ; j'étudiais leurs coutumes. Je tentais de faire comme eux. Ma mère me félicitait pour mes efforts et fantasmaït sur ma différence qu'elle attribuait à une soi-disant grande intelligence. Son décès a tout changé. À quoi bon faire semblant ?

Au collège et au lycée, ils se sont engagés pour des causes ; ils ont lutté contre des guerres, invectivé les boomers, manifesté pour le climat. Ils ne supportaient pas mon attentisme, mon détachement, mon je-m'en-foutisme. Un jour, une élève a lancé sur mon passage, pour me faire réagir, *Elle, elle serait morte, ce serait la même chose tellement elle n'existe pas !* Ça a fait rire son groupe. Ça m'a fait réfléchir. Étais-je inexistante ? Je me sentais plutôt discordante. Je crois que c'est là que j'ai pris ma décision : j'allais vivre sans eux. Je serai

l'invisible heureuse. Je deviendrai un vent, un souffle, un zéphyr discret voguant parmi les humains affairés.

L'inconnue devant moi secoue ses boucles brunes, fronce son nez et rétorque en haussant le ton :

— Alors t'es au chômage ? Ou plutôt femme au foyer, non ? T'as combien de mômes à torcher ?

Les remarques glissent sur moi sans accroche ni résistance. Je veux juste me dissoudre et rejoindre ma cadence. Je lève les bras au-dessus de ma tête, entraînée par la voix aigüe de la chanson et je me mets à osciller des hanches. Vahina passe, rayonnante, à côté de nous. Sa fête de crémaillère dans un duplex cosy de la Rive droite lui ressemble : élégante et maîtrisée.

Vahina, mon unique amie ; la seule qui n'a jamais cherché à me changer. Elle respecte mes journées passées à contempler les nuages ; elle ne s'inquiète ni de mes finances ni de ma solitude. Je ne voulais pas venir ce soir mais elle m'a prise par le cœur ; elle m'a dit *Ilma, sans toi c'est différent*. Au collège, elle me cherchait dans les recoins, elle s'asseyait à mes côtés, elle entourait mon épaule. Parfois, elle me berçait comme une enfant et me glissait à l'oreille l'une de ses mystérieuses maximes : *Bride de cheval ne va pas à un âne* ou encore *Seul l'œil du chat contemple l'ennui*. Dix ans plus tard, elle est toujours à mes côtés. Sans faillir et sans rien attendre en retour.

Je réponds en restant vague :

– Non non, je n'ai pas d'enfants !

Cette conversation me lasse. J'ai envie de danser, ce seul instant où je peux être avec eux sans qu'ils me gênent. Vahina et moi on allait souvent en boîte toutes les deux. Elle mentait à ses parents, elle disait qu'elle venait dormir à la maison pour me tenir compagnie. Nous prenions le car en cachette et quand il nous arrivait de le rater, nous faisons du stop. Avant d'entrer au « Baboum club », l'une maquillait l'autre, gauchement, au bord de la route. Au matin, le videur nous poussait dehors, il nous disait *Au lit maintenant, les jumelles ; faut être un peu raisonnables les filles !* Nous rentrions à pied, en frissonnant et en butant dans les chemins boueux. Nos rires perçaient le petit jour. Vahina aimait ces moments interdits ; elle me disait que j'étais son espace imaginaire. Je n'ai jamais compris ce qu'elle voulait dire.

Je tape du pied à chaque reprise de rythme de la musique. Mais la jeune femme face à moi s'entête : elle veut me ranger dans une case d'apothicaire.

– T'es van lifeuse ou un truc du genre ?

Je soupire, désabusée. Je scrute son visage. L'alcool s'est répandu sur ses joues ; de petits picots rouges parsèment ses pommettes bombées. Elle fait un pas en arrière pour éviter un couple qui la frôle en valsant ; elle perd légèrement l'équilibre et s'éloigne pour s'adosser à l'îlot central de la cuisine. Puis elle

plante ses lèvres rose vif dans le bord transparent de son verre et boit à petites lampées en me dévisageant.

Je sens, à l'intérieur de mon corps, un mauvais courant, une ondée perturbante, comme ces giboulées de printemps qui surprennent la brise, soudain poissée d'une vapeur moite. Je n'aime pas ces yeux durs, cette assurance malsaine ; c'est tellement *eux* ! Ça me donne envie d'être perfide moi aussi. Comme ce tempo, là, qui reprend ; je tape deux fois dans les mains, au diapason avec la foule grandissante de danseurs. Où étaient cachés tous ces invités ?

La femme s'est déplacée et m'a tiré par le bras pour que je m'écarte avec elle. Je prends une grande inspiration et je me force à être cassante :

– Laisse tomber, tu ne comprendras pas, c'est bien trop simple pour toi ! Je ne fais rien ! Rien du tout ! D'ailleurs, pouf, je disparaïs !

Je claque dans mes doigts en soutenant son regard. Elle bugue ; elle hésite, elle ne sait pas comment répliquer. Une oscillation heureuse m'envahit et chasse la bruine glacée. Je retrouve ma légèreté, je deviens le vent de mer, celui qu'on perçoit à peine, un fluide ailé sur vos corps tendus ; je m'immisce en silence dans vos cheveux et je repars, secrète et fugace.

L'inconnue lève ses yeux au plafond – elle réfléchit, elle cherche la riposte. Elle tripote son olive et la croque – sa fripule doit lui donner un goût rance. Vahina

s'approche alors de nous et entre avec naturel dans la discussion.

– Comment va mon panda préféré ? Toujours dans la lune ?

Ce soir, je la trouve solaire. Elle, si normale avec son copain, son chien, son job et bientôt assurément, son premier bébé, semble tellement libre. J'effleure sa main en lui répondant :

– Je vais bien. Regarde ! J'ai même trouvé un bambou pour ne pas me sentir perdue !

J'agite la paille devant mon nez. Vahina part d'un rire cristallin. La jeune femme – Alice, précise Vahina – s'en amuse également. Les deux se mettent à parler de la fête, du temps, du boulot, de toutes ces choses dénuées de sens pour moi.

Je ne les écoute pas, je m'évade dans les notes de musique. Un jazz enjoué s'élève, je fais un pas de côté et je me retrouve embarquée sur la piste. Vahina a poussé tous les meubles le long des murs pour faire de la place et accroché au lustre une grosse boule à facettes argentées.

Nous sommes si nombreux désormais que les corps se touchent presque. Je m'imagine en sirocco, je brûle des mouvements qui animent mes bras et mes jambes. Je ferme les yeux pour profiter du son. Je les oublie. La musique change, une voix grave de crooner arrive à mes oreilles, comme le vent d'autan, le souffle du diable. Je

continue de bouger, les paupières fermées et le sourire aux lèvres. J'ai l'impression de m'envoler, je tournoie en brise légère, ondule des bras, allège mon corps puis je siffle en tramontane, remonte en piqué et plonge en boule au sol. Les notes me traversent et agitent mon corps de plus en plus vite, je ne sens plus rien que les vibrations du son. Je deviens le mistral, ballerine folle et joyeuse parmi la foule. Où sont-ils d'ailleurs ? Je ne sens plus aucun obstacle autour de moi. J'ouvre les yeux au moment où le morceau se termine : la voix s'est tue et les dernières notes s'égrènent avec lenteur.

Je me rends compte qu'ils m'encerclent. Ils se sont écartés. Ils me regardent.

Un homme fluet tape le premier dans ses mains. Puis un second. Une troisième. Et toute la salle m'applaudit avec vigueur.

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Contribuez à Réticule sur Tipeee](#)

Laure Deschamps

Est auteure de romans et de nouvelles ; elle aime donner corps et voix à des figures en apparence banales, des anti-héros qui révèlent des profondeurs insoupçonnées.

<http://opaeditione.fr/>

Sous la lune

Miette Toujail

Si ma mère elle était là, elle dirait que je suis inactif. Que je fous rien, quoi. Je regarde la fille, et regarder, c'est un peu pareil que ne rien faire.

Je la regarde, comme tout le monde. Elle est presque nue, immobile, offerte aux yeux de tous.

Et elle plonge.

Chaque fois je me dis ce serait marrant si elle faisait un plat, mais bien sûr elle en fait pas et elle remonte gracieusement et tout.

Elle est bizarre, quand même, cette fille. Moi je l'aime bien, mais mes potes disent que c'est facile d'aimer quelqu'un qui dit jamais rien, parce que si elle dit une connerie tu le sais pas, vu qu'elle dit rien.

Ils ont peut-être raison, mais je m'en fous.

Tous les soirs, on y va. On va chez mon pote Martin, dans sa super baraque, avec la piscine et tout, et c'est la fête. Ses parents sont en vacances tout juillet, et ils laissent la maison et Martin à son grand frère. Du coup Nick, le frère, en vrai il s'appelle Nicolas mais c'est presque aussi pourri que Martin comme nom, il fait des fêtes tous les jours. Alors nous on vient. C'est génial, on se croirait dans un film américain.

Ça ressemble même tellement à un film américain le truc, que avec Martin et Saïd, on est sûrs qu'à l'étage y a des gens qui baisent. Alors on arrête pas de dire que les autres sont des couilles molles de pas vouloir y aller, parce que y a peut-être moyen de regarder, ou même moyen de moyenner, si ça se trouve ! Après on dit que c'est pas nous la couille molle c'est les autres et si les autres étaient plus courageux on aurait déjà couché depuis longtemps. Après y en a un qui dit qu'on n'a qu'à y aller, alors on fait tous « Ouais, mec ! » et puis on n'y va pas.

Je sais pas trop si j'ai envie d'y aller, en fait. Enfin si, j'ai super envie, mais j'ai trop peur d'être déçu et je pense que c'est pareil pour les autres.

Parce qu'on sait pas ce qu'il y a là-haut. Si ça se trouve, y a que des moches. Ou pire, des filles canon, qui disent « Mais vous êtes les potes à Martin ? Vous rigolez, ou quoi ? Vous avez même pas quinze ans, dégagez les minus ! » et ça serait horrible.

Ou si ça se trouve là-haut les gens couchent même pas. Bonjour la déception. Ou alors y a des extraterrestres qui veulent nous bouffer, mais ça m'étonnerait, c'est encore les conneries de Martin ça. Je lui ai bien dit qu'il regarde trop la télé.

Bref, du coup on n'y va pas, et on ne va pas danser parce qu'on n'est pas des bouffons, alors on reste au

bord de la piscine à boire des bières. Peut-être qu'on fout pas grand-chose, mais on se marre bien.

La fille, je sais pas qui c'est qui l'a invitée. C'est sûr c'est pas Martin, mais elle a pas l'air de connaître les potes de Nick non plus. Et elle dit jamais rien. Martin dit que si ça se trouve c'est une extraterrestre mais il est con.

La fille, elle est déjà là quand on arrive. Elle nage dans la piscine, après elle plonge plusieurs fois, après elle s'assoit dans un coin et elle mange. Après souvent elle s'assoit au bord de la piscine et elle met les pieds dans l'eau mais pas toujours et après un moment elle replonge.

Saïd il dit que c'est bizarre, mais Saïd aussi il est con des fois.

Je sais qu'elle parle pas parce que je l'ai jamais vue parler à quelqu'un. Saïd il dit que je devrais aller lui parler moi, mais Saïd il est vraiment très con des fois quand même.

Je me lève pour aller chercher une autre bière, et là je vois que la fille se dirige vers la maison. C'est trop bizarre, elle a jamais fait ça depuis le début, jamais jamais, et je sais de quoi je parle, ça fait depuis début juillet que je viens tous les jours. Mes potes disent que j'ai trop de la chance de pas avoir à mentir à mes parents pour sortir, ils s'en foutent. Moi des fois

j'aimerais bien qu'ils s'en foutent un peu moins, mais jamais de la vie je le dis à mes potes.

Est-ce qu'elle s'en fout de moi, la fille ? C'est sûr, elle a, je sais pas, quinze ans ou seize ou dix-sept ou ptêt même dix-huit si ça se trouve. Elle peut même pas me voir. Quand t'as trois ans de moins que les gens, ils te voient pas, genre tu pourrais être une mouche ça serait pareil. Ça, c'est Jo qui me l'a appris.

C'est trop bizarre que la fille elle rentre dans la maison. Du coup je réfléchis pas, si je réfléchissais je me trouverais con, peut-être même encore plus con que Martin et ça j'ai pas envie, croyez-moi, alors je réfléchis pas et j'y vais. T'façon elle me verra pas.

Dans la maison y a personne, mais y a quand même de la musique et tout. La fille traverse le couloir et elle commence à monter l'escalier.

Ben merde. Si j'y vais je perds le mystère et si j'y vais pas je perds la fille.

J'ai l'impression d'entendre le rire de Jo qui se fout de moi et ça me saoule. Elle riait souvent, Jo, avant, et c'était toujours pour se foutre de ma gueule. Même maintenant des fois j'ai l'impression de l'entendre se moquer de moi, mais jamais de toute ma vie je le dis à quelqu'un.

Bon. Si je me dégonfle, j'ai rien à raconter à mes potes, et c'est ça qui me fait aller suivre la fille. Alors j'y vais.

En haut y a des portes fermées ou entrouvertes et puis des bruits chelous. Je sais pas si c'est des bruits de baise, il faudrait que j'ouvre une porte pour vérifier, mais je veux pas perdre la fille.

La fille elle entre dans une chambre et ferme la porte derrière elle. Je m'arrête sans savoir quoi faire.

Comment Jo se foutrait de ma gueule si elle était encore là ! Elle dirait un truc genre « pour un garçon t'as pas de couilles » et ça la ferait beaucoup marrer alors que moi pas du tout.

Je sais que c'est pas très mec de penser ça mais Jo elle me manque des fois.

Je me décide et je rentre dans la chambre. La fille a ouvert des placards et elle a mis une grande robe rouge, un truc qui est tellement rouge que ça fait limite mal aux yeux, et pis elle ouvre la fenêtre et elle se penche.

Là, je sais pas ce qui me prend, mais je comprends plus rien, j'arrive plus à penser, je deviens taré, j'ai sa robe dans les yeux et les oreilles et je cours dans la chambre et je crie :

— Tu fais pas comme Jo ! T'arrêtes, tu fais pas comme Jo, personne il fait comme Jo, Jo elle avait pas le droit ! Vous pouvez pas tous mourir, je vous laisse pas faire, je vous laisse plus jamais faire, vous pouvez pas me faire ça, vous pouvez pas...

Là je me tais et je me rends compte que ma morve elle coule sur la belle robe rouge. Et dans la belle robe

rouge y a la fille, et je suis comme qui dirait accroché à elle. Et je pense pas que je suis en train de tenir dans mes bras une fille super canon et que Saïd va être jaloux, je pense que je la lâche pas avant qu'elle se soit éloignée de cette putain de fenêtre.

La fille elle me regarde, pas trop comme si j'étais un cinglé, ça va. Et elle me dit de regarder dehors, alors je le fais mais je la lâche pas. Dehors y a la rue et on voit un bout de jardin et la lune.

— Je voulais juste voir la lune. C'est con mais j'aime bien, quand les choses sont trop dures, m'arrêter un instant et regarder la lune... On ne la voyait pas depuis la piscine, juste un reflet au fond de l'eau. Mais peut-être qu'au fond, je voulais faire comme ta Jo.

Et elle pleure et je pleure et on se mouche à moitié dans la robe rouge en continuant de regarder dehors comme si c'était un putain d'autre monde.

Après on redescend ensemble vers la fête et vers les autres en se tenant la main, et pour la première fois je m'en fous de ce que les autres y vont penser, surtout Martin et Saïd. C'est que des enfants.

Et je parle pas de mes potes qui sont les plus jeunes, je parle aussi de Nick et de tous les autres. C'est que des enfants. Ils savent pas. Ils savent rien. Il n'y a que la fille et moi, nous on sait.

Enfin je sais pas tout. Je sais pas qui est la fille, je sais pas pourquoi la piscine, je sais pas pourquoi la robe et je

sais même pas si elle connaît Jo. Comme ça on dirait que je sais rien, mais c'est pas vrai. La fille et moi, on sait l'essentiel.

Jo aurait aimé l'idée, je crois. Elle me manque, putain. Elle me manque tellement. Et si quand je rentre ma mère elle me demande ce que j'ai fait ce soir, je dirais pas « rien ». Je dirais que j'ai fait quelque chose, parce que des fois, pas toujours mais des fois, regarder une fille qui regarde la lune, c'est déjà quelque chose.

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Contribuez à Réticule sur Tipeee](#)

Miette Toujail

24 ans et une passion pour les beaux carnets, qu'elle remplit d'histoires depuis le lycée. Elle a publié les Contes de Noëlle et prochainement Robin Hood sur l'application Doors <https://twitter.com/toujail>

De la difficulté d'apprendre à ne rien faire

Mariam Mouvissian

Avant, j'avais une vie *active*. J'ai fait de longues études, plusieurs stages, beaucoup de candidatures et puis j'ai trouvé un travail. Durant toute mon enfance, on m'avait dit que c'était ça, le seul but à poursuivre : s'intégrer dans la vie active en trouvant un emploi stable. Je l'avais trouvé, donc chaque matin je me réveillais et je me préparais pour y aller. Une fois au bureau, j'avais beaucoup de choses à faire ; d'ailleurs dès mon premier jour au sein de cette seule organisation où j'ai été en CDI, je savais déjà comment je pourrais m'occuper pendant au moins un an. Mais bien entendu, de nouvelles tâches apparaissaient et elles se multipliaient de jour en jour. Il fallait apprendre à prioriser, puis il y avait toujours une demande urgente ou une autre qui pouvait tomber. Je sortais du travail fatiguée. Parfois j'allais prendre un verre avec des amis ou faire du sport, pour me donner bonne conscience, mais je choisisais quand même plus souvent les pintes. Je rentrais me coucher et je recommençais le jour suivant. Le week-end passait vite, à peine le temps de boire plus tard qu'en semaine, végéter le lendemain, et

me demander si ça valait le coup de sortir à nouveau le samedi soir ou pas, car il fallait faire le ménage et des lessives le dimanche, puis il y avait toujours un truc ou un autre à organiser, quelque tâche en attente que je repoussais, car je n'avais pas le temps ou que je remettais à plus tard encore pour regarder une série afin de ne plus penser.

Parfois, je me surprénais à imaginer ce jour où j'aurais le temps de seulement lire un livre, sans avoir rien d'autre à faire. Bien sûr parfois je lisais, mais en ayant toujours un temps limité, comme celui du bus ; et puis je trouvais que ma charge mentale m'empêchait souvent de me plonger complètement dans le livre, car il y avait toujours une pensée qui arrivait et réussissait à m'accaparer, me rappelant que je devais faire ci ou ça, me demandant comment allait se passer la réunion du lendemain ou si je ne devais pas chercher un autre travail. Même quand je ne travaillais pas physiquement, j'avais tendance à le faire mentalement. Souvent, je ressentais une forte envie dont je n'avais jamais parlé à personne : m'enfuir. Je m'imaginai tout quitter, partir sans donner de nouvelles, ni à mes supérieurs, ni à ma famille, ni à mes amis. Ainsi, je rêvais de m'offrir dans la solitude et l'éloignement la liberté et la tranquillité qui me semblaient impossibles à trouver dans la vie que l'on m'avait vendue. J'avais atteint l'objectif qui était fixé, j'espérais le salut mais j'agonisais. La vie active avec ce

salaire fixe arrivant sur mon compte chaque mois ne m'apportait pas la satisfaction espérée. Certes, je pouvais m'acheter des trucs ; mais pour quoi faire ? J'avais besoin de m'habiller comme tout le monde, mais j'aimais bien que ma vie tienne dans une valise. En fait, je ne voulais pas vraiment avoir de « trucs ». Je me sentais prise au piège, enfermée dans une place qui n'était pas la mienne. En même temps, les gens autour de moi semblaient y arriver ; ça ne leur posait pas de problème de dédier tant de temps et d'énergie à leur travail, souvent pourtant vide de sens, et trouver un peu de réconfort en pensant à leurs prochaines vacances.

Alors je continuais. D'ailleurs, je ne savais pas quoi faire d'autre. Chercher un autre travail ? *Better the devil you know than the devil you don't*, pensais-je parfois. Brûler mon diplôme et faire ce qui me ferait plaisir ? Un tas d'objections me venaient alors à l'esprit, mais en y repensant, je réalise que ces objections n'étaient pas les miennes. Les mois passaient et je trouvais mes relations avec ma hiérarchie de plus en plus difficiles. Je ne me sentais ni valorisée ni même considérée, je ne comprenais plus le sens de ce que je faisais et je passais mon temps à penser à tout ce qui ne me plaisait pas. Je ne supportais pas de passer toutes mes journées dans un *open space* et de devoir lutter contre ce bruit incessant et envahissant pour me concentrer. Quand j'ai parlé de cette souffrance, on m'a dit que ce n'était pas

comme si j'avais un vrai problème. Je commençais à détester le travail, j'étais épuisée et je n'avais plus l'énergie de rien durant mon temps supposé « libre », mais je n'avais pas de problème. Il m'arriva quelquefois de pleurer durant ma pause déjeuner, loin du bureau, sans oser tout lâcher, essayant de me calmer le plus vite possible pour y retourner. Mon travail me semblait occuper cent cinquante pour cent de mon cerveau ; je m'inquiétais en permanence, je n'arrivais plus à me reposer et j'avais l'impression d'être constamment débordée sans plus vraiment réussir à me concentrer et avancer. Voilà ce que me faisait la vie active.

Puis un jour, ce fut l'effondrement. Je me suis mise à pleurer, *vraiment* : la digue venait de lâcher. Je n'arrivais plus à bouger, j'étais à bout de force. J'essayais de me reprendre, de continuer à travailler, mais je ne comprenais plus ce que mes yeux emplis de larmes lisaient. Mon cerveau semblait tout simplement s'être arrêté. Mon copain finit par me trainer, littéralement, chez le médecin. On ne put me prescrire que du repos. Mais comment me reposer ? J'étais bien trop mal pour dormir ; j'étais épuisée par le stress, j'avais mal à la tête en permanence et il m'était impossible de me détendre. J'avais tout un tas de pensées obsédantes qui tournaient en boucle dans ma tête et qui me faisaient mal tant le tourbillon était rapide et violent. Je n'arrivais pas à le stopper et j'avais l'effrayant sentiment de perdre la tête.

Souvent je pleurais aussi, soit d'épuisement, soit de peur, soit de colère. Et puis comment pouvais-je me reposer tandis que tout ce travail s'accumulait en mon absence ? Je devais tous les jours tenir au courant ma hiérarchie de comment je me sentais et je réussis à trouver plusieurs manières de dire « toujours mal, mais j'espère revenir très vite » avec la politesse requise.

Quand bien même j'arrivais à ne pas penser au travail, que faire qui ne nécessitait pas d'utiliser ma tête ? Ma première envie face à ce temps libre qui m'était *enfin* offert était d'*enfin* pouvoir me lancer dans l'apprentissage de l'espagnol, lire tous les livres que j'avais en attente, faire toutes les activités longtemps repoussées. J'essayais, mais je ne pouvais pas ; même regarder un enchainement de mots sur du papier nécessitait des capacités largement supérieures à celles avec lesquelles je devais alors apprendre à composer. Tromper la fatigue et tuer le temps devant une série ou sur internet m'était devenue impossible car regarder un écran me faisait beaucoup trop mal à la tête.

Malgré mon état de santé très dégradé, je n'arrivais pas à me résoudre à ce qu'on appelle l'« inactivité ». Je ressentais beaucoup de colère, qui se dirigeait autant contre ma hiérarchie que contre moi-même ou plus largement la vie. Je ne pouvais plus ni travailler ni vivre et j'avais peur de perdre mon travail et mourir de faim, étant dans un pays au droit du travail peu protecteur.

J'ai essayé d'y retourner, mais face aux crises de pleurs incessantes, aux insomnies et au profond désir de mort amené par l'épuisement et l'incompréhension de ma hiérarchie, je dus me résoudre à consulter à nouveau puis démissionner. Un médecin m'apprit en effet que j'avais fait un burn-out et m'exhorta à couper tout contact avec mon travail pour me mettre au repos total, malgré mes objections. Je lui avais demandé dans combien de temps je pourrais travailler à nouveau et je lui suis particulièrement reconnaissante aujourd'hui de son silence gêné. Le stress était partout en moi et depuis bien longtemps, mais je refusais de le voir, malgré la fatigue que je trainais déjà durant mes premières années d'études, mes douleurs au dos, mes insomnies. Je me retrouvais tellement mal physiquement et mentalement que je ne pouvais plus que pleurer.

Je ne pouvais rien faire, mais comment ne *rien* faire ? Je découvris là ce qui était pour moi une énigme très difficile à résoudre. Même littéralement, ne rien faire était physiquement très douloureux, car alors je me sentais coincée dans ma tête et je ne pouvais arrêter de subir ces pensées répétitives : je ne savais pas comment arrêter la machine. Mon copain me disait de ne pas m'accrocher à mes pensées ; hein ? quoi ? Je ne comprenais rien à ce qu'il racontait. Une amie m'envoya un podcast dont l'écoute m'aida à prendre du recul

concernant mes pensées les plus désagréables et me permit d'essayer de ne plus répéter en boucle celles qui m'étaient trop pénibles. J'essayai aussi la méditation, qui me semblait alors être l'activité la plus proche de l'inactivité, mais qui était encore trop difficile dans mon état. Un jour, je m'assis devant la maison au soleil avec un peu de musique dans les oreilles pour couvrir ma pollution sonore mentale et je découvris ainsi ce qui me semblait être le minimum d'activité possible. En plus, c'était agréable et ça faisait un moment que je rêvais de voir le soleil mais que je finissais trop tard. Parfois, j'écrivais dans un carnet aussi ; c'était la seule chose que j'arrivais à faire sans trop d'effort et ça permettait de soulager mon mental. Quand il ne faisait pas beau ou que j'en avais marre d'être dehors, je pouvais alors m'allonger sur un canapé du salon ou dans la chambre avec de la musique très douce et fermer les yeux en attendant que la vie passe. Ça marchait bien, mais souvent je me remettais quand même à pleurer, sans toujours savoir pourquoi ; je n'étais pas triste, mais épuisée à tel point que ça coulait, tout simplement. Puis on allait marcher dans ce que la ville pouvait offrir de nature ; cela mobilisait peu mon cerveau en panne et l'aérait même. Bien que j'étais également fatiguée physiquement, je sentais l'effet positif, sans non plus être salvateur, d'une petite promenade régulière dans le parc. Cuisiner aussi, c'était faire quelque chose mais

sans trop forcer sur ma tête. Ça me détendait de couper des légumes ou faire des gâteaux et souvent en plus, le résultat était comestible (malheureusement pas toujours).

Je commençais à apprendre à me reposer, mais je voulais faire ça vite pour pouvoir retourner dans la vie *active*. J'avais lu qu'il fallait que je me repose, que j'accepte et que je prenne de nouvelles habitudes, alors pas de temps à perdre. J'avais beaucoup de mal à me résoudre à l'« inactivité » et il me semblait toujours que j'irais mieux dans un mois, donc il fallait penser à la suite. Je réfléchis d'abord à un projet de thèse, forçant quelques semaines avec à nouveau un effet catastrophique sur ma santé. Des amis m'encouragèrent à voir un psychologue mais je ne voyais pas trop ce que ça pourrait m'apporter ; après tout j'avais compris, fini les mauvaises habitudes, tout ça. Je faisais même du yoga parfois, comme les gens sains et équilibrés dont j'avais entendu parler avant. Je finis par céder et en voir une, dans le doute. La psychologue m'encouragea à me remettre dans la vie *active* le plus vite possible, me disant que selon Freud, la santé mentale, c'est la capacité à aimer et à travailler. Il me semblait qu'elle ne comprenait pas que j'étais mal et que mon cerveau non seulement ne voulait plus, mais n'arrivait plus à travailler. En même temps, j'étais angoissée par ce

temps, ce vide de l'« inactivité » qui me semblait anormal, ce quotidien en dehors de la vie *normale*.

Alors que mon cœur m'envoyait un message simple et clair : il voulait que je lise des livres en buvant des cafés chez moi, mon cerveau me disait que je ne pouvais pas *juste* faire ça, il fallait faire *quelque chose*. Je croyais que vu que je ne travaillais plus, j'étais forcément loin du stress et détendue. Plutôt que de me faire plaisir en utilisant mon peu d'énergie avec mon livre et mon café, je commençais à chercher du travail. Cette fois-ci, ça irait forcément mieux dans un mois. J'allais faire comme mes amis et ma famille, avoir un travail, prendre un appart et les voir durant mon temps libre. Alors que je consacrais l'énergie que je n'avais pas à vouloir retourner dans la vie active, ce fut à nouveau l'effondrement. Presque un an après mon burn-out, j'allais plus mal que jamais et il fut bientôt mis en évidence que le stress avait déclenché chez moi d'autres problèmes de santé. Je n'avais vraiment plus le choix : il fallait m'en éloigner, tirer un gros trait sur la vie d'avant et me reposer réellement, pendant longtemps. Même là, alors qu'il me semblait que plus rien ne marchait dans ma tête et mon corps, j'avais du mal à décrocher totalement et à ne plus me poser la question du travail. Quand j'avais de l'énergie, j'avais tendance à en abuser et quand je n'en avais pas, j'avais du mal à l'accepter. Un médecin me rendit alors un grand service quand il dit

que je devrais aller mieux « dans un an ». Ce fut d'abord un choc. Dans *un an* ? Genre *douze* mois ? C'est comme si je pris enfin conscience de la gravité de tout ce qui m'arrivait. Grâce à lui, je sortis de l'illusion selon laquelle tout redeviendrait comme avant dans un mois et je compris.

J'eus encore un peu de mal à lâcher durant quelques semaines, mais petit à petit, j'y arrivais. Je m'autorisais à réhabiter comme je le voulais mon espace physique et mental, à inventer mon propre espace-temps. Je voulais toujours faire énormément de choses, mais doucement j'appris à me foutre la paix, à en faire le minimum en me demandant ce qui me faisait vraiment le plus plaisir. Pour la première fois de ma vie, il ne *fallait* plus que je fasse quoi que ce soit. Ce que je faisais, je ne devais plus le faire vite, mais à mon rythme, aussi lent soit-il. Je réussis à me défaire de l'horrible habitude que j'avais de faire les choses seulement en vue d'un objectif précis et trop souvent contraint par une recherche d'efficacité ou de performance. Je compris qu'il était impossible de ne rien faire du tout et que les médecins qui me disaient de me reposer ne voulaient pas dire ça ; je trouvais très reposant par exemple d'écrire ou de lire. J'appris quand même à ne « rien » faire selon ma définition d'avant ; j'ai découvert le plaisir de marcher sans savoir où je vais, de ne pas réfléchir en avance à ce que je vais manger, ainsi qu'à laisser mon esprit voguer tranquillement là où il le

souhaite ou au contraire, me recentrer sur le moment présent ou sur mon souffle. Il me semblait avant que méditer était l'activité la plus proche de ne « rien » faire ; j'ai compris qu'elle est en fait la plus proche de ce qu'est vivre, véritablement.

Sur ce long chemin d'expérience et d'acceptation de ce que certains appellent l'« inactivité », en plus de me soigner, je m'étudiais moi. J'eus la chance et le plaisir de trouver une thérapeute par qui je me sentis réellement comprise. Grâce à un long travail avec elle, je compris mieux mon passé, pourquoi je me sentais si mal depuis presque toujours, pourquoi je m'en imposais autant et j'étais si dure avec moi-même. J'eus de la peine à retrouver la *vraie* moi enfouie quelque part sous les décombres de mon ancienne vie de stress ; je fis de mon mieux pour l'aider à émerger, se relever et lui permettre d'exister. J'appris à me reconnecter à mes ressentis et mes véritables besoins afin de vivre en accord avec moi-même. Parfois je me trompais, alors je recommençais. Souvent, je me sentais comme un petit oiseau qui essayait d'apprendre à voler et retombait tous les deux mètres. Quelques livres m'aidèrent énormément à comprendre des choses ou à m'évader et un jour, je réalisai que quand mon cœur me disait qu'il voulait simplement lire en buvant des cafés chez moi, il me faisait en fait le meilleur des cadeaux.

Malheureusement, il me fallut beaucoup de temps pour pouvoir le comprendre et le recevoir.

À présent, il me semble vivre un peu en dehors de la vie, comme si j'avais réussi à m'exfiltrer de ce monde rapide et stressant fait de sollicitations et de notifications incessantes. J'ai compris qu'il allait trop vite pour moi et ne me convenait pas. Je n'ai plus envie de faire la course et après avoir longtemps vécu en pilote automatique, j'apprends enfin à vivre vraiment. Peut-être qu'un jour, je me sentirais à nouveau en pleine santé et en mesure de m'y réintégrer sans me perdre et je trouverais alors comment m'y faire une place qui me convient. Ou peut-être pas. Mais quoi qu'il en soit dans le futur, j'ai encore beaucoup à faire dans le présent. Parfois, on me demande si je travaille, si j'étudie ou si je suis en recherche d'emploi ; quand je réponds non à toutes ces questions, je vois bien que la personne en face de moi ne comprend pas. Pour la plupart des gens, ne pas avoir d'activité professionnelle, c'est être inactif et ils pensent donc que je ne fais rien, selon leur définition à eux. Ma réponse négative étonne quand on me demande si je ne m'ennuie pas. La vérité, c'est que j'adore ne pas recevoir d'emails. « Aucun nouveau message », ah ! Quel bonheur de pouvoir enfin profiter de la tranquillité et du silence dont j'ai si longtemps rêvé. J'espère alors qu'un jour, eux aussi apprendront à vivre à leur rythme et en accord avec eux-mêmes. Pour

eux, je suis inactive ; mais moi, je sais que je n'ai jamais autant appris et accompli que durant ces deux années d'« inactivité ».

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Contribuez à Réticule sur Tipeee](#)

Mariam Movsissian

Mariam a toujours été accompagnée par l'écriture, ainsi que par un désir de contribuer à rendre le monde plus juste et égalitaire. Depuis son premier recueil de nouvelles à 7 ans, son vécu lui a permis de remplir de nombreux carnets qui inspirent aujourd'hui l'écriture de ses nouvelles et de son premier roman en préparation. Elle est juriste en droit international des droits de l'homme de formation, mais le droit ne lui suffit pas. Selon le jour où on la cherche, on peut la trouver en train de lire dans un café madrilène, faire du vélo en Haute-Savoie, peindre au bord du lac Léman, ou encore profiter du silence au cimetière du Père Lachaise.

Formule 1

Patrick Uguen

Il trouva un Formule 1, le long de la nationale entre Saint-Brieuc et les plages, juste à côté de la ZAC, un hôtel pour vies au ralenti. Huit mètres carrés d'intimité plastique. Le reste était public et malléable. Un univers de goudron et de trottoir. Des boulots payés une misère qu'on quémande au jour le jour au milieu du cheptel des sans grades.

Son expulsion avait eu lieu aux impasses du printemps. En même temps que sa radiation de pôle emploi. Le plus dur avait été de faire le tri. Il ne restait pas grand-chose pourtant. Il avait vendu tout ce qu'il avait pu pour tenir encore un peu. Un sac à dos de vêtements, deux autres de toiles bleues : un fatras disparate de contrats de travail, de papiers officiels, de lettres personnelles, d'ustensiles de cuisine, la cafetière, un bol, son canif, quelques livres, des cédés, des bibelots d'une vie abolie. Le reste, il l'avait laissé. Le soir même, c'était sur le trottoir. Des mains intruses fouillaient les vestiges de lui. Des ferrailleurs, des brocanteurs, des miséreux plongeaient leurs doigts dans les cartons éventrés. Il lui semblait qu'ils pénétraient en lui comme au travers d'une plaie. Les

yeux avides évaluaient, triaient, rejetaient. Il voyait les moues déçues, moqueuses, il entendait les rires parfois fuser au milieu de ce dépeçage silencieux et méticuleux. Il aurait voulu intervenir, les arrêter, leur expliquer que cette pacotille ridicule c'était un soir de tir dans une fête foraine, que ce bol portait le surnom que les copains lui donnaient... Le fouilleur l'examina, le rejeta. Il se brisa en tombant. Il aurait voulu lui dire de... mais il n'avait plus la force.

Trente-cinq euros la nuit. Il pouvait tenir quelque temps, après ce serait la rue, ou une tente de fortune dans un bois périphérique ou sous le pont de la quatre-voies.

Il cacha ses sacs à côté des bacs à fleurs de l'entrée.

— Une chambre, oui. Combien de personnes ? demanda la réceptionniste sans lever la tête.

Il ne voyait d'elle que les cheveux savamment tressés et la nuque bosselée. Ses doigts fins aux ongles courts s'impatientaient sur le clavier.

— Une.

— Nous avons la formule confort plus avec...

— La moins chère. Sans petits déjeuners. C'est trente-cinq euros. C'est ça ?

La réceptionniste leva la tête. Elle devait avoir une trentaine d'années mais cernes et premières rides au coin de ses yeux noirs et tristes opprimaient son visage mince d'une infinie lassitude. Elle regarda son client, à la

fois décontenancée et agacée. Pour se modérer, elle faisait tourner son stylo entre son pouce et son index. Il n'avait pas voulu paraître agressif. Il voulait juste que ça aille vite. Des clients rentraient.

– Combien de nuits ?

Son assurance vacillait. Il hésitait. Il ne savait pas en fait.

– Cinq nuits, dit-il un peu au hasard.

– Vous payez par carte.

– Euh, non, par chèque ?

– Ah, désolé, ça n'est pas possible, c'est carte ou liquide.

En liquide ! 165 euros ?! Il fouilla dans sa poche, se remémora ce qu'il avait dans son portefeuille. Il se troublait. Les clients s'impatientaient. La réceptionniste, les yeux rivés sur son écran, tendait la main sans le regarder pour récupérer le moyen de paiement. Il avait à peine une soixantaine d'euros. Dehors, sur le parking, une voiture reculait droit sur ses sacs. La réceptionniste leva les yeux : elle vit son regard inquiet, aperçut les sacs par la fenêtre de son local. Il sortit, retira les sacs juste à temps, revint au comptoir.

– Pardon... Alors, on disait...

Elle l'interrompt.

– Écoutez, c'est la saison creuse. Je vous garde la chambre pour une semaine. Vous paierez au jour le jour. Ça vous va ?

– Euh, oui. Merci.

Elle lui tendit la carte magnétique de sa chambre.

– Premier étage, la 19, les douches sont en face des escaliers. Il n'y a pas de code. Vous présentez votre carte sur la porte d'entrée de l'hôtel.

– Merci.

– De rien. Bon séjour.

Elle le regarda s'éloigner maladroit et encombré de ses bagages et de son grand corps. À côté du comptoir se dressait un large présentoir touristique. Il prit les horaires des bus, attendit que les nouveaux clients aient disparu, alla hercher ses sacs. Sous les troènes, miaulait une portée de chatons. La mère rôdait autour des sacs, toisait l'intrus.

La chambre exiguë avait une fenêtre. Au bord du lit gigogne, un étroit lavabo faisait face à une petite table d'angle en dessous de l'écran télé. Le lit du bas serait sa commode-armoire sans porte ni tiroir. Il entassa ses papiers dans le placard du seuil. Le plafond était à un mètre à peine du lit supérieur. La chambre sentait le plastique d'emballage. Des vies moulées de figurine. Au travers des cloisons poreuses, les bruits des autres chambres et du couloir lui parvenaient déformés et sourds, désincarnés eux aussi.

Il dormit mal. Il comptait.

Le lendemain. Il sortit à l'aube. La chatte miaula entre ses jambes. Il la caressa. Elle retourna s'allonger, les chatons jouer autour d'elle. Il prit le premier bus qui le déposa dans la ZAC du Douvenant. Entre hypermarchés et entreprises, les camions affluaient. Ils étaient déjà nombreux à rôder autour des quais de déchargement. On le prit pour deux heures. 15 euros. Il accepta. S'il faisait bien le travail, demain on le reprendrait. Il fit ainsi deux, trois hangars. Puis il alla sur le port de Saint-Brieuc. Les terrasses s'installaient dans la rue des restaurants : les premiers jours de soleil et de printemps attireraient du monde. Il trouva de quoi faire la plonge.

Il rentra le soir, épuisé. La réceptionniste et les chats auxquels elle versait du lait l'accueillirent.

– Ça a été ?

– Oui.

– Bonne soirée.

– Merci. À vous aussi.

Il prit une douche, traversa encore humide les couloirs, les bras chargés de ses vêtements de la journée, croisa, gêné, des voyageurs. Il alluma la télé, tomba sur une émission politique la 16 : « ... on ne peut pas leur donner des allocations sans contrepartie ! Ce serait promouvoir la paresse... ». Il zappa et s'arrêta sur une série qui lui vida la tête pendant qu'il mangeait un taboulé industriel. Il fit deux pas pour se coucher.

Vers cinq heures, un autre agent d'accueil s'affairait déjà, mutique, tandis que deux routiers buvaient un café, murmurant dans leur demi-réveil ce qu'il crut être de l'espagnol. Il ne prit rien. Peut-être déchargerait-il un de leurs camions.

Quand il revint, le soleil se couchait. La réceptionniste finissait de creuser un trou sous les troènes avec une petite pelle.

— Ça a été aujourd'hui ?

— Rien ou presque. J'ai pourtant cherché.

— Ça ira mieux demain.

— Et vous ?

— Un petit chaton est mort.

— Oh, dommage. Comment vont les autres ?

— Ils vont bien. Je vais peut-être les rentrer pour la nuit.

— Vous avez raison.

— Bonne soirée.

— Bonne soirée.

Il avala ses deux club sandwiches, mangea un yaourt, s'endormit. Dans la nuit, au-dessus de la rumeur de la voie rapide de Saint-Brieuc, des bruits de plaisir le réveillèrent. Un couple, quelque part à l'étage, faisait l'amour. Il serra le traversin contre ses oreilles, essayant de fuir ce trouble vain du ventre qui excitait en lui des désirs désespérés.

Il se réveilla mal. Il traversa le hall ; la réceptionniste le salua, il répondit à peine. Il attrapa son bus, s'abrutit de travail jusqu'au soir. Dans la chambre, il but : des bières, les unes après les autres devant un reportage animalier qu'il n'écoutait pas. Il se leva brusquement. Il voulait la revoir, se revoir avec elle. Leur vie d'avant, sa vie heureuse. Il fouilla le lit-armoire, le placard, renversa les sacs bleus. Il ne retrouvait pas le petit album-photos qui contenait leur histoire. Il maugréait, s'emportait, renversa tout au sol, fouilla par terre. La photo n'y était pas, celle prise à la volée, à bout de bras, où ils riaient. Il n'aurait plus jamais ce visage jovial, aux joues sèches et creuses, au regard noir et clair. C'était fini. Il était devenu épais et gris et seules les rides au coin de ses yeux ou sur son front gardaient la trace des joies anciennes. Où était cette photo ? ... Il ne l'avait pas ; elle était restée sur le trottoir. Un coup de jet d'eau, un papier qui flotte sur le ruisseau d'un caniveau et qui se précipite au virage de l'égout. Il s'effondra, pleura de rage, d'alcool et de reproches, la tête entre les genoux ; la morve se mêlait à ses larmes. Il s'endormit, à même la moquette.

Il fallut se lever. Les routiers dont il entendait les pas et les murmures dans le couloir allaient prendre leur douche. Il descendit, croisa la réceptionniste dans le hall qui l'arrêta.

– Attendez.

Elle le fit asseoir et lui tendit un bol de café.

– Mais je ne peux pas...

– Je sais et moi je ne peux pas vous laisser partir comme ça.

– Merci, dit-il sans insister.

Pendant qu'il buvait le café brûlant, elle glissa un pain au lait et un fruit dans la poche de sa veste.

– Mais...

– Vous dites toujours « mais » ? demanda-t-elle sur un ton de faux reproche. De toute façon, ça terminera à la poubelle, autant que vous en profitez.

– Merci.

Il partit, son bus arrivait. Il rentra le soir, encore chaud du café du matin.

Les jours passaient, cahin-caha. Le travail était rare. Les gars en profitaient pour baisser les tarifs. La chatte maintenant l'attendait devant le hall. Il jouait un instant avec les petits puis montait.

Un matin qu'il descendait, un bruit de verre retentit dans le hall, il se précipita. Au sol, les bols des premiers petits déjeuners étoilaient le lino. L'un d'eux roulait encore au sol. « Merde, merde, merde ! » L'exaspération désolée et étouffée provenait de l'arrière-cuisine. Il entra. Elle sanglotait. Sa main frappait le percolateur. Il s'approcha, posa la main sur son épaule. Elle se

retourna, le visage, désolé, amaigri par l'épuisement et le découragement. Il la serra dans ses bras.

— Là, là, ça va aller, c'est rien, dites moi ce qu'il y a, lui murmura-t-il.

Elle s'écarta, bouleversée et en larmes.

— Il y a que rien ne va. J'y arriverai pas. On me demande des chiffres, des performances, mais y'a pas assez de clients. J'peux pas payer les gens pour venir quand même.

Elle se tut un moment. Il laissa le silence. Ils s'assirent dans le hall.

— Ça fait deux mois qu'j'ai à peine un salaire. Je fais soixante heures et ils m'engueulent en plus ! J'en peux plus, j'en peux plus. Et en plus, là, le percolateur qui me lâche, une douche qui fuit et ce putain de plateau qui m'glisse...

Elle termina sa phrase par un geste vague du bras, puis se tut un moment. Elle secouait la tête, accoudée à la table, le front effondré dans ses mains. Il ne savait pas quoi faire, il ne savait pas quoi dire. Il lui tapotait bêtement l'épaule. Soudain, elle se redressa, se moucha et s'ébroua.

— Pardon, je vous embête. Il faut que vous y alliez, vous allez rater votre bus.

Elle se leva et alla chercher un balai. Le téléphone sonnait déjà à la réception. Il l'arrêta.

– Donnez-moi ça, dit-il en lui prenant le balai des mains. Allez répondre.

Le ton était catégorique. Elle obéit. Il nettoya la salle, réassortit le petit déjeuner. Il la rejoignit à la réception. Elle s'affairait sur les factures et la préparation de plusieurs départs.

– Vous avez des outils ?

– Oui, derrière, avec le matériel de nettoyage. Pourquoi ?

– C'est quelle douche ?

– Mais non, faut pas. Allez-vous-en. Votre travail ?

– C'est pas un travail. Laissez-moi faire.

– Mais non, mais... ses lèvres tremblèrent, elle pleura. Elle poursuivit entre ses sanglots. Des mots mouillés et désolés. C'est la douche du premier. C'est gentil, mais faut pas... votre travail.

– Aujourd'hui, on va dire que je travaille pour vous. Je vous fais ça et vous m'offrez une nuit. Ça vous va ?

La proposition la rasséra, elle réfléchit quelques secondes, les larmes s'espaçaient.

– Bon, ben, comme ça d'accord. Merci.

– Pas de quoi.

Il commença par le percolateur. L'injecteur était bouché. Il nettoya la machine, la remit en route. Il prépara un café à la cafetière électrique pour les premiers clients en attendant que le percolateur arrive à la bonne pression. Il déposa une tasse fumante sur le

comptoir de l'accueil puis monta dans les douches. Vers huit heures, il avait fini, il redescendit. Elle avait retrouvé sinon le sourire du moins le calme et les traits de son visage étaient plus apaisés. Quelques clients bavardaient autour de leur tasse. Au milieu des barquettes de confitures à demi ouvertes et des emballages des portions de beurre, des miettes de pain et de croissants s'éparpillaient sur les tables et par terre. Un brouhaha tranquille entrecoupé des miaulements du chat qui réclamait des caresses en passant entre les jambes des clients. Elle distrait les clients, les chatons faisaient sourire. La salle sentait le chocolat chaud et le café. Il lui fit un signe de la main : c'était réparé, déposa la boîte à outils derrière le comptoir de la réception et sortit sur le parking. Quelques moineaux se battaient bruyamment dans les troènes. Un merle fouillait les feuilles sèches des thuyas. La nationale au bout du rond-point diffusait sa rumeur monotone. Cela faisait longtemps qu'il ne s'était pas senti aussi bien. Il s'assit. Mais le calme fut rompu par le bruit soudain et strident de klaxons exaspérés. Il se leva, alla voir. Une voiture était immobilisée au milieu de la rue. Son pneu arrière était crevé. Il s'approcha du conducteur qui ouvrait sa portière, proposa de l'aider. Ils poussèrent difficilement la voiture dans le parking du Formule 1. Le pneu à plat ralentissait leur manœuvre. Derrière eux, des impatients furieux les insultaient. L'homme était pressé,

un rendez-vous essentiel. À deux, ils allèrent vite. Une fois la maigre roue de secours installée, l'homme s'en alla.

– Vous travaillez là, demanda-t-il en désignant l'hôtel.

– Oui, répondit-il sans trop savoir pourquoi.

– OK, merci.

L'inconnu partit. Il regarda sa montre. Il était trop tard pour les déchargements, trop tôt pour les plonges. Il retourna dans sa chambre. Elle l'arrêta dans le hall.

– Comment je pourrais vous remercier pour ce matin ? Vous m'avez super dépanné !

– C'est rien. Merci à vous. Ça fait du bien de se sentir utile.

Ils se turent, ne savaient plus trop quoi se dire, sentant pourtant que quelque chose naissait et qui avait besoin de mots.

– Vous n'avez rien d'autre dans l'hôtel ?

– C'est-à-dire ?

– Pas d'autres problèmes, des trucs à faire.

Elle réfléchit – il y avait tant de choses en retard – n'osait pas.

– Vous en avez assez fait.

– Non, j'ai un peu de temps avant l'ouverture des restos.

– Je veux bien alors. Mais, je vous fais une ristourne alors en plus de la nuit. D'accord ?

– Comme vous voulez.

Elle prit une feuille à l'imprimante, un stylo. Ils s'assirent dehors. Le soleil brillait. Elle avait retrouvé le sourire, le stylo noircissait la page avec vivacité. Elle s'arrêtait de temps en temps, réfléchissait en mordillant le capuchon, puis reprenait son inventaire. Enfin, au bout de quelques minutes, elle lui tendit la feuille. Il la lut en silence, un peu interloqué.

– Ah oui, quand même, tout ça ! dit-il en riant.

Elle eut un peu honte.

– C'est vrai que ça fait beaucoup.

– Ça devrait aller.

Le téléphone sonna, deux voitures se garèrent. Elle retourna à l'accueil. Il regarda la liste. Machinalement, il aida les clients à sortir leurs bagages. Il commencerait par tailler les thuyas. À midi, il n'avait pas fini. Il renonça à la plonge et aux restos. Elle lui offrit le repas. Ils mangèrent ensemble. L'après-midi, il monta sur le toit. Des gouttières étaient bouchées. Il redescendit au bout d'une heure.

– Dites, vous avez un problème de fuite à mon avis. Y'a tout un pan de mur qui moisit.

– Oui, je sais mais...

– Je peux voir ce que vous avez dans votre réserve ?

– Oui, allez-y.

Il en sortit avec du joint et du ciment.

– Ça devrait faire l'affaire.

Il retourna sur le toit, colmata ensuite la fissure d'un des murs. En fin d'après-midi, il avait terminé une bonne moitié de la liste. Il fit une pause, prit une cannette au distributeur et s'assit dehors pour la boire tranquillement en s'amusant avec les chats. L'homme au pneu crevé apparut. Il se gara.

— Merci pour ce matin.

— Oh, de rien.

— Oh si, sans vous, je loupais mon entretien d'embauche.

— Et alors ?

— J'ai été pris.

— Bravo à vous.

L'homme sortit son portefeuille, chercha quelques billets.

— Non, non, hors de question. Pas de ça. Je vous ai rendu service. Je suis content que ça vous ait aidé.

Malgré tout, le conducteur cherchait une rétribution, un moyen de le remercier.

— Vous semblez vous y connaître en voiture ?

— Je me débrouille.

— Ça vous dirait d'arrondir vos fins de mois ?

— Oui, plutôt, oui.

— Toutes les fins d'après-midi, vous êtes à l'hôtel ? —
Oui.

— Bon, je vous enverrais des copains.

L'homme s'en alla. Il rentra, intrigué, lui annonça qu'il en avait fini avec le toit, qu'il ferait le reste le lendemain. Il monta dans sa chambre, récupéra quatre, cinq euros pour son repas du soir. On toqua à la porte.

— Room service, entendit-il.

Elle était devant la porte, hilare et juvénile. Elle portait d'une main un sac avec une bière et une part de flan et de l'autre une pizza fumante. Elle lui mit le tout dans les bras et referma la porte avant qu'il ait pu dire quoi que ce soit. Il ne dormit pas de la nuit. Elle se réveilla sans cesse.

Au matin, son café l'attendait. Elle l'invita à s'asseoir et s'assit face à lui. Aucun des deux ne savait comment entamer la conversation.

— J'ai eu une idée, dirent-ils ensemble.

— Pardon, allez-y.

— Non, non, vous d'abord.

— Voilà, c'est à propos d'hier. Tout ce que vous avez fait m'aide beaucoup. Et j'ai besoin de quelqu'un.

Son cœur s'accéléra.

— Et puis, vous avez aidé des clients, ils ont vraiment apprécié. Ils ont même cru que c'était un service offert par l'hôtel. Donc, j'ai pensé... Elle hésita. Je ne peux pas vous payer beaucoup, ça serait pas vraiment un salaire. Mais, j'ai pensé, vous ne payez pas la chambre, vous travaillez comme homme à tout faire et chaque

semaine, je vous donne un petit fixe. Moi, ça me soulage et vous ça vous permet d'un peu voir venir. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Il lui serra la main, avec empressement.

– C'est ce que je voulais vous proposer.

– Alors, vous êtes d'accord ?

– Bien sûr, oui.

– Parfait. Mais, dans ce cas, j'aimerais pouvoir vous appeler autrement que comme un client. Moi, c'est Awa.

– Moi, c'est Simon. Enchanté.

Ils se turent, les deux souriaient. Ils burent leur café en silence, soulagés et contents. Il se mit au travail. De son côté, elle improvisa un panneau qu'elle afficha sur la porte d'entrée : service à la clientèle gratuit, port des bagages, aide à l'installation... Elle l'appela pour le lui montrer. Il rajouta : petit dépannage, nettoyage de voiture... Elle accepta. Ils retournèrent travailler.

Le soir, deux véhicules se garèrent sur le parking. Les deux personnes qui en sortirent se dirigèrent vers l'accueil et demandèrent à voir le mécanicien. Elle fut d'abord étonnée puis comprit vaguement.

– Attendez-la, dit-elle en sortant. Simon, appela-t-elle, c'est pour vous.

Il surgit de l'arrière de l'hôtel dont il réparait une des clôtures.

– Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

– Deux personnes pour vous ?

– Pour moi ?

– Oui, oui.

Elles étaient juste derrière.

– On vient de la part de M. Diaye. Il nous a dit que vous vous y connaissiez et qu'on pouvait vous faire confiance.

– C'est le cas.

– Je crois que j'ai un problème de courroie.

– Moi, c'est les freins.

– Peut-être, les plaquettes. Je regarde ça tout de suite.

Le soir, il avait cinquante euros et pas de chambre à payer. Cette fois-ci, ce fut lui qui offrit à Awa le repas du soir.

Au fil des semaines, le parking peu à peu s'emplissait. Une recrudescence de clientèle attirée par la qualité du service privilégiait l'hôtel d'Awa à d'autres mieux situés mais aux services mécaniques et secs, à laquelle se mêlaient des voitures en mal de garagiste ou de contrôle technique. Chacun y trouvait son compte, soulageant ses fins de mois.

Au vu des résultats, la direction modifia ses quotas et les objectifs de performance du Formule 1. On la cita en exemple. On profita d'elle pour mettre la pression sur les autres gérants. Concernant Awa, pas de répit. La direction exigea d'elle, pour le mois suivant, une

augmentation de 10 % de son chiffre. Elle en fut révoltée. Mais elle avait un projet. Elle en parla à Simon.

Ils inaugurèrent leur hôtel quelques mois plus tard. Un établissement vieillissant non loin de la nationale qui périclitait. Elle récupéra une bonne partie de son ancienne clientèle. Simon resta homme à tout faire et installa dans le hangar de la cour de l'hôtel, un petit atelier : réparations en tout genre, cours de bricolage.

Ils trinquèrent devant le photographe.

— À vous, Simon.

— À vous, Awa.

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Contribuez à Réticule sur Tipeee](#)

Patrick Uguen

54 ans, marié à une épouse qu'il préfère appeler compagne. Professeur de français. Il écrit depuis l'âge de 15 ans : nouvelles de tous genres, théâtre, poésie. Lorsqu'il n'écrit pas, ne travaille pas, il explore et expo et théâtre ou fait du sport en courant après rien. *Alter Ego* aux éd. Autour de l'écriture, 2018 *L'imprimeur disparu*, parue dans le recueil Déclinaisons meurtrières aux PG com. éd., 2019 *Des gens bien*, recueil de nouvelles personnelles, aux Ed. Anovi *Les*

Vouves aux éd. Publications dans les revues : La revue des
Cents Faunes, Le traversier, L'encrier, Poétisthme
<http://www.lesdeuxcrepuscules.sitew.fr/>